

- 1 -

Lucas Théograilon

Le Nom : cette nourriture, cette lumière, ce remède.

SAINT BERNARD

JEM'APPELLE LUCAS. Lucas Théograilon. Mes années d'école primaire furent régulièrement marquées par les quolibets sympathiques lancés gaiement par mes camarades :

- Hé, Lucas, ton thé il est tellement froid qu'y a des grêlons d'dans !

Plus tard, au lycée, la culture linguistique aidant, j'eus droit à : « théo-rême, théo-logie, théo-grêlon... ».

Aujourd'hui je me demande ce que me réserveront des études supérieures. Un nom n'est pas toujours facile à porter et si dans ma jeunesse je réagissais parfois avec humeur, maintenant je n'y prête que peu d'attention. Pourtant ces diminutifs et ces jeux de mots sur mon nom me donnent à chaque fois l'impression d'être amputé d'une parcelle de mon identité.

J'ai 19 ans, le visage allongé et un menton proéminent. Les cheveux bruns, frisés et les yeux noirs. Une pratique régulière des arts martiaux pendant des années m'a donné une tonicité musculaire qui paradoxalement ne se distingue pas à première

vue. Plutôt grand, un mètre quatre-vingts, légèrement voûté, j'ai une fâcheuse tendance à traîner les pieds. Des petites lunettes rondes posées sur mon nez me donnent un aspect sévère qui me sert souvent à éloigner les importuns.

J'aime la solitude avec ses moments de silence et de grandes interrogations sur la vie.

Mes rares amis me disent souvent que je suis un contemplatif. Je ne sais pas si c'est la définition exacte mais il est vrai que j'ai souvent l'impression d'être hors de ce monde de consommation.

J'ai depuis tout petit, le désir insatiable de comprendre et de chercher toujours l'explication d'un événement. Je suis un adepte de « à tout effet, une cause ». Il me semble impossible de vivre autrement car surgit alors une angoisse existentielle.

Peut-être est-ce lié à ma famille ? Celle-ci, rocambolesque et laborieuse, est d'abord constituée de ma mère, Martine Langer, personnage rond des pieds à la tête, bigote, gestionnaire du porte-monnaie et de notre *dressage*. Mes parents ne portaient pas le même nom car ils n'étaient pas mariés.

Cette femme cultivée tenait pour principe imprescriptible que l'enfant vient du latin *infans* signifiant « qui ne parle pas. » Ainsi, nous fûmes conduits vers l'adolescence à coup de sermon et de ceinturon, ce qu'elle considérait être les outils de son amour. Au fil de notre apprentissage, ses préférences glissèrent vers mon frère, plus matériel et carré. Mon allure et mon esprit « vaporeux » comme elle disait, lui tapaient souvent sur les nerfs.

– Maman, pourquoi les étoiles scintillent-elles ?

– Elles scintillent parce que Dieu ne veut pas que l'homme imparfait voit la pleine lumière.

– Maman, scintiller ne veut pas dire alternance d'obscurité et de lumière, mais diminution de la lumière.

– Écoute Lucas, ce n'est pas en coupant les cheveux en quatre que ton avenir se construira. Ton frère, lui, sait ce qu'il veut faire et ne s'encombre pas l'esprit de billevesées.

– Je crois pourtant que ce sont des questions essentielles...

– Ça suffit ! Tu parleras le jour où tu sauras quel métier te plaît, pas avant. Révise ta catéchèse. Elle est faite non pour que les hommes lèvent les yeux vers le ciel mais pour qu'ils baissent la tête pour avoir eu l'orgueil de vouloir L'égaliser.

Ma voussure vertébrale naturelle vient sûrement de là. Je préférerais m'enfermer dans un mutisme volontaire que d'entendre trop souvent que Dieu devait mener et décider de ma vie. Les années passant, j'en maudissais même cette religion judéo-chrétienne qui empêche l'esprit de se libérer de toute forme d'esclavage. Je choisis alors de m'orienter vers la philosophie qui restait pour moi la seule échappatoire à cet asservissement moral.

Mon frère Marc de trois ans mon aîné, athlétique et sportif, n'avait qu'une idée en tête : rentrer au groupement d'intervention de la gendarmerie nationale. Il avait passé les tests de recrutement à Caen et était en formation à la gendarmerie nationale pour trois ans. Je restais confondu par cette capacité à laisser son cerveau se faire vampiriser par un autre, sous couvert de l'ordre.

Nous avons toujours eu des rapports assez distants et je dois dire que le chemin qu'il s'appropriait à prendre ne nous rapprochait guère.

Mes études littéraires m'avaient doté de théories philosophiques et de certitudes vénéneuses face à la loi et à ceux qui l'exerçaient. Pour moi, il existait la Loi et des lois.

J'aimais Montesquieu et son livre *L'esprit des lois*. Sa définition – la loi est la raison humaine en tant qu'elle éclaire tous les peuples de la terre – entretenait une utopie qui, si elle était partagée par tous, élèverait sans conteste l'humanité. Mais cela semblait impossible car l'humanité grandissant par individualités successives et non en

bloc, bouleversait le clair postulat de ce philosophe. Il l'exprimait dans un autre de ses ouvrages *Dialogue de Sylla et d'Eucrate*, écrit autour de l'idée que « pour qu'un homme s'élève au-dessus de l'humanité, il en coûte trop cher à tous les autres. »

Mon frère n'aspirait qu'à obéir et faire respecter une loi répressive. Les rares fois où nous eûmes des discussions, j'avais l'impression de frapper avec une hache sur le nœud d'un arbre. Autant dire que le *dura lex, sed lex*, je l'entendis maintes et maintes fois. Nous en venions régulièrement aux mains, car c'est le langage des sots ou des personnes à fort ego dont le vocabulaire ne suffit pas pour se comprendre.

Pourtant, aujourd'hui, nous étions réunis, ma mère, mon frère et moi devant mon père ou plutôt devant la tombe de mon père Henri Théograilon. Il était mort en escaladant une paroi conduisant à un habitat troglodyte situé à une quinzaine de mètres de hauteur. La chute l'avait tué sur le coup.

Mon père, quel drôle de mot ! Nous ne le prononcions que très rarement et toujours avec un mélange de sentiments fait de profond respect, de peur et d'inaccessibilité. Nous savions peu de choses sur lui hormis sa notoriété d'ethnologue qui lui faisait parcourir le monde. Il revenait chez lui, chez nous, recharger ses batteries afin de mieux repartir.

Il apparaissait dans notre train-train quotidien, quatre fois deux jours par an. Toujours aux mêmes dates, comme une horloge marque le temps qui passe. Ressemblance d'autant plus vraie que Henri Théograilon se présentait ponctuellement aux deux équinoxes de printemps et d'automne, respectivement à six heures et dix-huit heures et aux solstices d'été et d'hiver à douze heures et minuit.

Son visage ciselé par les intempéries reflétait deux aspects contradictoires : sévérité et compassion. Sa voix grave et lente faisait

vibrer l'air et l'emplissait d'un, nous ne savions quoi, de nostalgique. Sa présence dans la maison était perçue différemment par chacun de nous.

Ma mère y trouvait *a priori* matière à se ressourcer. Ils restaient des heures ensemble à converser. Parfois nous passions si près d'eux que nous surprenions des bribes de phrases dont le sens nous inquiétait. Nous ne comprenions pas leur façon de vivre leur couple ni l'idée que notre père se faisait de notre éducation. Sa présence nous manquait bien évidemment.

Puis ma mère arrangeait sa valise et préparait son futur départ. Elle semblait heureuse de cette vie construite sur des devoirs respectifs. Elle éduquait tandis que mon père rapportait tout aussi bien la nourriture matérielle – l'argent – que la connaissance des autres peuples qu'il nous contait. Nous écoutions respectueusement la description des us et coutumes des peuples premiers, nous projetant dans leurs rites et leur cosmogonie.

Marc s'était « blindé » face à l'absence paternelle répétée et avait choisi l'ordre militaire et l'esprit de solidarité qui saisit le soldat face au danger. Pour lui, notre père était devenu un inconnu, lâche devant son devoir et ses responsabilités. Peu enclin à l'indulgence, il répétait sans cesse que le paternel aurait dû faire un stage commando afin de transpirer sa pusillanimité et reconsidérer le mot famille.

Moi j'attendais mon père. Je traînais les pieds parce qu'inconsciemment je souhaitais qu'il me rejoigne. J'étais avec lui lorsqu'il était chez les Dogons. Je volais à ses côtés lorsqu'il escaladait le volcan Rano-Roi sur l'île de Pâques. Mon père, je le rêvais et quand il était là, je quêtais la moindre parole ou le moindre de ses gestes sans qu'aucun mot ne sortisse de ma bouche. Et comme dans un conte, à chaque fois, il me regardait et me clignait de l'œil, avec l'air de dire « vas-y petit, continue dans cette voie ». Je gardais des

nuits entières l'image de cet œil qui me guidait, me souriait et me construisait.

Drôle de famille que nous ne comprenions pas, pas plus que les voisins qui nous regardaient d'ailleurs d'un œil torve. Nous vivions au milieu d'agriculteurs, de gens de la terre qui se demandaient quelles étaient nos ressources, de quelle engeance nous étions le fruit.

Comment vivions-nous ? Quelle image formait notre famille ? Marc et moi avions trouvé une réponse à ces questions. Nous étions comme deux électrons gravitant autour du noyau composé de nos parents. Mais ce que nous n'avions jamais compris, c'était ce qui les unissait, eux. Tellement différents ! L'un voyageur, l'autre enraciné. L'un gnostique, l'autre croyant. L'un absent, l'autre présent. Cette réponse n'en était réellement pas une. Il restait une zone d'ombre, fruit de toute fantasmagorie et cause de mes angoisses.

Il y avait peu de monde autour de la tombe. Des visages creux et graves, mâchoires serrées, contribuaient à rendre encore plus lugubre cette cérémonie. Les mains se serraient, les baisers claquaient vulgairement dans ce lieu hors du temps, les pleurs agaçaient. Puis comme si un message silencieux avait brisé la torpeur dans laquelle les gens étaient plongés, nous nous retrouvâmes seuls, tous les trois, devant cette pierre horizontale froide et noire. La mort était heureuse, elle avait de nouveau trouvé sa pitance.

C'est dans cette solitude, face à nous, que je le remarquai. Il avait environ quarante ans. Sa barbe blanche et son crâne lisse comme un œuf étaient surprenants. Son manège l'était tout autant voire bien plus. Il se promenait en claudiquant dans le cimetière d'une façon totalement aléatoire, s'arrêtait devant des tombes et se recueillait. Je trouvai alors sur son visage la même compassion que sur celui de mon père. J'étais attiré par cet homme ; on eût dit qu'il

connaissait toutes les personnes enterrées ici. C'est à ce moment que notre mère sortit une pierre plate portant l'épithaphe suivante :

À Henri, que la mort a frappé dans sa quête.

Quelle étonnante phrase ! J'oubliai instantanément mon extravagant bonhomme qui se servait des tombes comme autant de bornes lui indiquant la voie à suivre. Nous nous regardâmes, Marc et moi, puis d'un même haussement d'épaule nous chassâmes les interrogations qui nous venaient de peur de recevoir encore un sermon dont nous connaissions par cœur les implications divines.

- 2 -

Chez le notaire

Le ciel et la terre sont inhumains ; ils traitent les dix mille êtres comme des chiens de paille.

TAO TÖ KING

L'AIR ÉTAIT GLACIAL ET VIOLENT CE JEUDI 6 OCTOBRE. Le vent du nord s'engouffrait dans les rues de Criel, petite ville située à quelques kilomètres du Tréport, en Seine-Maritime, inclinant la pluie à quarante-cinq degrés. Elle venait s'abattre avec force sur les murs de briques des maisons avec un bruit de papier déchiré.

Quatre jours s'étaient écoulés depuis l'enterrement et pas une seule fois, dans ce laps de temps, nos chemins ne s'étaient croisés. Chacun vaquait à ses occupations et décrétait qu'elles étaient les plus urgentes.

Je me promenais sur les falaises avoisinantes, contemplant la mer qui déversait avec rage ses paquets d'écume et tentait de grignoter toujours un peu plus de terre. La rentrée en philosophie à l'Institut Catholique de Paris, rue d'Assas, se faisant le 12 de ce mois, il me restait encore quelques heures de désœuvrement. Marc avait une perm' comme il disait, et mettait toute son énergie dans des courses et entraînements de vélo. Notre mère voyait tout son

temps accaparé par les affres administratives. Son visage se tirait chaque jour un peu plus.

Nous avions rendez-vous à dix heures chez le notaire d'Eu, Maître Gobieu, afin d'entendre les dernières volontés de notre père.

Assis tous les trois dans la voiture, nous nous rendîmes à notre rendez-vous. Une secrétaire nous ouvrit et nous fit patienter dans une salle d'attente remplie de plantes vertes et de revues sans intérêt. Quelques minutes plus tard, Maître Gobieu nous fit rentrer par une porte que nous n'avions pas remarquée de prime abord et nous nous tîmes devant un bureau ovale en acajou encombré de dossiers. Le nôtre était vert.

Je regardai autour de moi. Dehors le froid et ici une chaleur tropicale dans un espace confiné et sombre. La lampe posée sur la table décrivait un halo de lumière dont les regards avaient du mal à se détacher. Notre mère était d'une pâleur cadavérique et ses mâchoires se contractaient dans un mouvement spasmodique. L'atmosphère lourde m'oppressait ; le comportement de chacun de nous était singulier, peu en rapport avec une simple formalité administrative. Même le notaire avait un air gêné et le regard fuyant. Seul mon frère tentait de rester égal à lui-même. Profondément maître de lui. Je l'entendais me dire : « un homme c'est droit et ça ne montre pas ses sentiments ». Je me sentis un peu rassuré.

- Asseyez-vous, je vous prie. Bien, il s'agit de la succession de feu Monsieur Théograilon. Votre père a laissé une lettre à mon cabinet que je devais vous lire si des circonstances comme celles d'aujourd'hui survenaient. Nous allons découvrir ensemble, les termes de son testament.

Il prit une enveloppe jaunie, la décacheta et se racla la gorge :

À mes enfants Marc et Lucas

Nous étions d'un coup tendus. Que signifiait cet en-tête de lettre ?